

Ironie : Les Inactuels

Interrogation Critique et Ludique n°229 – Janvier/Février/Mars 2026

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.com>

Notes sans portée

Le désir est semblable à l'enfant. Sa naissance est l'acte de vie par excellence. Cependant, tout est aussitôt mis en œuvre pour empêcher son envol, lui rogner les ailes et le traîner vers la mort comme si tel était son destin inéluctable.

Le désir et l'enfant ont pourtant le secret de cette belle innocence qui ne renoncerait jamais à ses jouissances si elle apprenait l'art de tourner les obstacles, de dénouer les liens, de briser les entraves.

La conscience des bonheurs à créer est la clé des sciences à venir.

Il faudra bien reconnaître un jour qu'il existe une date inaugurale à l'ère future : l'année printanière où le projet d'en finir avec la civilisation marchande découvrit dans la volonté de vivre individuelle et collective le fondement d'une société authentiquement humaine.

Je ne connais de solitude plus passionnante que celle de la *camera obscura*, de la chambre secrète où s'opère l'alchimie du quotidien, où la destinée individuelle tente de s'édifier dans le vacarme et le silence de l'intériorité.

Chacun y est à la fois – dans son corps conscient et inconscient – la matière première expérimentale, le lieu et la durée du magistère, l'espace-temps à créer.

Il est le plomb de la survie, dont le poids évoque la mort omniprésente. Il est le feu de la vie et l'athanor où l'œuvre au noir est porté au rouge. Il est la transmutation, l'or du vivant accomplissant l'humain dans son éternel recommencement.

Ma répugnance à l'égard du travail et de la maladie tient sans doute à ce que le corps se trouve, dans l'un et l'autre cas, réduit à l'état de machine, réparable ou non. Condition irrecevable par la paresse et le goût des plaisirs.

Rien ne paraîtra plus important, dans les temps à venir, que le développement expérimental d'une telle conscience appelée à élucider pour chacun et le champ d'indétermination du vivant et le choix de sa propre destinée.

Tout notre imaginaire n'est qu'un voyage dans le corps. L'odyssée du désir découvre la pluralité des mondes.

J'imagine – soudain perçu dans une fulgurance – un point de fusion où le sentir et sa conscience, éclairent soudain les dédales de notre labyrinthe et nous situent au centre, à l'endroit même où la volonté de vivre individuelle découvre sa source dans une volonté de vivre universelle. Le rêve d'harmonie qui inspira Fourier et Hölderlin s'inscrit, par-delà l'économie de prédation, dans la réalité quotidienne d'une humanité à créer.

Il s'énonce aujourd'hui comme des vérités allant de soi bon nombre d'idées tenues, quand elles s'exprimèrent dans le *Traité de savoir-vivre* et ses développements successifs, pour utopiques, délirantes, incompréhensibles ou fort éloignées de la réalité. Si le silence n'offrait une arme plus efficace, on me reprocherait volontiers d'avoir proféré des banalités sur la fin du travail, du sacrifice, de la survie, de la marchandise, et sur l'émergence d'une révolution de la vie quotidienne.

Il est certes agréable de publier des vérités à venir si aisément appropriables par tous qu'elles vous donnent raison sans humilier personne. Il l'est moins de les entendre résonner dans les grandes têtes molles de l'intellectualité, quand elles mériteraient plutôt d'être recrées à la lumière de la volonté de vivre. Je ne me soucie guère d'avoir raison, je préfère donner à chacun de bonnes raisons d'explorer la *terra incognita* du vécu, où l'on est toujours seul à pénétrer.

La vie est un poison pour les ennemis de la vie. À faire de leurs désirs des vérités vénéneuses, ils meurent de soif auprès d'une fontaine où il n'y a plus que la mort à boire. Que la source d'un temps nouveau nous garde d'une telle pollution !

On ne se détruit jamais que de son propre chef. Tant que les hommes – au sens mâle du terme – ont mené les révoltes et les luttes d'émancipation, ils y ont instillé, sous le nom d'honneur, de dignité, de justice, un germe de tyrannie virile et patriarcale qui les a corrompues.

Il n'y a, pour soutenir le projet d'une révolution permanente, que les femmes et la conscience de vie qu'elles engendrent.

L'horreur banalisée que le spectacle du monde nous présente chaque jour en cache une autre, plus navrante encore, celle du spectacle lui-même qui assoyant le spectateur entre résignation et indignation, le fait se trémousser aux quatre coins de l'univers sans quitter le fauteuil de la délectation morose.

M'émerveiller me tient quitte d'admirer. Pourquoi vénérer Mozart et Boccherini, alors qu'ils m'enchantent ?

Celui qui quête l'admiration n'a rien de mieux à offrir que du savoir-faire.

Ils ont une telle habitude de recevoir des ordres que, ne sachant plus ce qu'ils désirent, ils attendent qu'on le leur dise.

Il ne s'agit plus de transgresser mais de dépasser. L'ordre qu'intime la vieille tyrannie de l'esprit : « jusqu'ici et pas plus loin » garde le caractère d'un défi qu'il nous importe seulement de relever dans le sens précis où, rien n'étant jamais acquis, nous ne nous estimerons jamais assez humains.

Sommes-nous disposés à accueillir les bouleversements que nous appelons de nos vœux et que nous suscitons ? Recréer le monde comme espace de jouissance implique un changement radical dans la conception du temps. C'est s'arracher à la loi de l'écoulement linéaire où se succèdent passé, présent et futur, pour pénétrer dans l'espace-temps du désir, une spirale où s'exerce la gravitation des analogies et dans laquelle il faudra apprendre à se déplacer.

Le goût de la paresse est comme l'art amoureux. Son assouvissement est peu de choses en regard de son affinement. Si le plaisir des caresses le cède à la fonction de l'orgasme, alors mieux vaut, en paresse comme un amour, suivre le conseil de Da Ponte à Rousseau : « Lascia le donne, Gian Giacomo, fa la filosofia ! ». Ou plus sinistrement, ainsi que disent les chrétiens : *Ora et labora* !

J'accomplirais sans doute un progrès sensible dans l'art d'aménager mes paysages intérieurs et extérieurs si j'arrivais à comprendre par quelles subtiles concordances un seul accord de Boccherini m'entraîne dans un pays inexploré ; qu'un Jérôme Bosch, moins inspiré par la mort que par la vie, décrirait comme une table d'harmonie, celle-là même qui, succédant au renversement de la table des valeurs, remplace avantageusement la table rase.

L'affinement des désirs repose sur leur identification constante au désir de vie.

Je n'aspire pas à la sérénité des calmes plats. Il y a plus de jubilation à se jouer des tempêtes, à les apaiser en épuisant leur rage, à les détourner vers d'autres rivages. La passion enseigne à tout recommencer.

La vraie paresse est un moment d'amour où les caresses de la vie sont les caresses accordées au vivant.

Pour arrêter de travailler, la plupart ont besoin de s'infliger un accident ou une maladie qui les punit d'on ne sait quelle faute et les fait régresser dans la puérile dépendance d'on ne sait quelle enfance opprimée. En faut-il davantage pour démontrer à quelle religion de l'absurde les gens consacrent leur existence ?

Rien n'affirme comme le doute qui jette au vivant son perpétuel défi. À condition de le relever, ce défi, sans quoi l'on risque d'en mourir.

Je ne suis le porte-parole de personne. J'essaie seulement d'atteindre à cette conscience de la vie qui est en moi, comme si elle était aussi la conscience du vivant confusément présente dans le monde.

On accomplit de terribles détours pour arriver à la simplicité. Mais après tout, pourquoi pas ? Les détours ne sont déplorables que s'ils empêchent d'atteindre à la simplicité.

Le droit d'errance est le droit de vagabonder dans le champ des possibles avec la conscience que toutes les découvertes sont le fruit d'un hasard qui n'existe pas.

Que de temps passé à déjouer les pièges que nous avons placés nous-mêmes sur les chemins de chaque jour.

Remplacer la croyance au bonheur par la volonté d'être heureux est le combat quotidien qu'il est agréable de livrer avec et pour soi quand on y a mis la violence d'une passion.

Il n'est pas superflu d'établir une distinction entre ce qui n'est pas dit par peur et ce qui est tu afin que le silence accroisse la puissance du désir venu du fond du cœur.

L'indiscrétion, en effet, brise les élans de la vie. Elle livre aux rumeurs du spectacle une authenticité que le spectacle a précisément pour fonction de corrompre.

Les bibliothèques sont remplies des pitoyables dépouilles de la vie. L'histoire de la pensée est faite de trophées de chasse.

Et, foulant tant de poussière, quelques-uns – connus ou inconnus – se tiennent debout pour les générations futures, qu'ils ont contemplées de leurs rêves et dans un amour fou du vivant.

Sortir du monde fermé de la civilisation marchande avant qu'il n'implose ? Telle est la mutation qui est en train de s'opérer, mais la conscience manque encore, seule capable d'éviter la panique.

Nous mourons de trop de sollicitude envers ce qui nous tue et de trop peu d'attention à l'égard du vivant et de sa volonté de rayonner partout.

Il y a deux façons de s'interdire le bonheur : ne pas y croire, et y croire au lieu de le vouloir sans trêve. Les deux, le plus souvent, n'en forment qu'une.

La séparation d'avec soi-même est le plus sûr garant de la résignation. Si les décisions du cœur n'ont pas cours, comment échapper aux indifférences d'une fatalité désincarnée ?

Tous nos désirs naissent de la vie. Peu naissent à la vie.

Sans la portée qui permet de les chanter, les notes ne sont rien. Mais bien que leur agencement symphonique soit tout, celui-ci n'est rien sans elles.

Raoul Vaneigem – *An XXIX*

Extraits tirés du livre Notes sans portée

Éditions La Pierre d'Alun – 1997

Avec des dessins de Roland Roure

Note : On peut supposer que « *An XXIX* » noté à la fin du livre est l'an 29 après l'année 1968 !